

David Le Breton

CORPS ET SOCIETES

Essai de sociologie et d'anthropologie du corps



Librairie des Méridiens
sociologies au quotidien

Collection Sociologies au quotidien

dirigée par Michel Maffesoli

CORPS ET SOCIÉTÉS

161
3/87

16° R

24520

(12)

mf S 0086563

Collection « Sociologies au quotidien »

dirigée par Michel Maffesoli.

Chaque époque a une idéologie qui explicite son rapport aux autres et à l'environnement. La sociologie est certainement celle qui caractérise le mieux la nôtre.

Depuis plus d'un siècle, le rapport à cet objet privilégié qu'est le fait social a suscité une pluralité d'approches qu'il serait vain de ramener à l'unité.

L'on s'accorde de plus en plus sur la nécessité d'intégrer dans le fonctionnement social tout ce qui était relégué dans l'ordre de la poésie ou de la métaphysique.

En relativisant la Vérité monolithique et universelle, en redécouvrant le qualificatif et le quotidien (imaginaire, rêve, jeu, fantasme, ou encore duplicité, théâtralité, rituel) comme fondement opaque de notre discipline, la collection « Sociologies au quotidien » entend rapprocher le fait sociologique du fait social.

Elle veut ainsi constituer un instrument de choix pour tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, et quelle que soit leur fonction, se sentent concernés par tous les problèmes de la socialité.

DÉJÀ PARUS :

Michel Maffesoli, *L'Ombre de Dionysos. Contribution à une sociologie de l'orgie* (1982).

Alain Medam, *L'Esprit au long cours. Pour une sociologie du voyage* (1982).

Mario Perniola, *L'Instant éternel, Bataille et la pensée de la marginalité* (1982).

Abraham Moles, Elisabeth Rohmer, *Labyrinthes du vécu. L'Espace : matière d'actions*. Préface de Gilbert Durand (1982).

Michel Marié, en collaboration avec Christian Tamišier, *Un territoire sans nom. Pour une approche des sociétés locales* (1982).

Maurizio Catani, Suzanne Mazé, *Tante Suzanne. Une histoire de vie sociale*. Préface de Louis-Vincent Thomas (1982).

Irène Pennacchioni, *La Nostalgie en images. Une sociologie du récit dessiné*. Préface de Pierre Naville (1982).

Franco Ferrarotti, *Histoire et histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*. Préface de Georges Balandier (1983).

Renaud Dulong, *L'Autodéfense. Enquête sur quelques faits indécidables*. (1983).

B. Glowczewski, J.F. Matteudi, V. Carrère-Leconte, M. Viré, *La cité des cataphiles*. Préface de Félix Guattari. (1983).

Kaj Noschis, *Signification affective du quartier* (1984).

L.-V. Thomas, *Fantasmes au quotidien* (1984).

Patrick Tacussel, *L'attraction sociale. Le dynamisme de l'Imaginaire dans la société monocéphale*. Préface de Raymond Ledrut (1984).

Michel Maffesoli, *Essais sur la violence banale et fondatrice* (1985).

DAVID LE BRETON

30

25-26

CORPS ET SOCIÉTÉS

essai de sociologie et d'anthropologie du corps

PARIS
LIBRAIRIE DES MÉRIDIDIENS
1985



DI - 24-12-1985 - 36264

La photo de couverture, tirée du film « L'Enfant sauvage » de François Truffaut, est publiée avec l'aimable autorisation des Films du Carrosse.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie des Méridiens, Klincksieck et C^e, 1985
ISBN 2-86563-122-2
ISSN 0750-9685



"A passer simplement la main sur ses jambes, on redécouvrait cette propriété en commun avec ceux de là-bas, d'avoir un corps à soi dont on pouvait disposer, grâce auquel on pouvait être une chose complète".

Robert ANTELME, *L'espèce humaine*, Gallimard

"Ce corps qui est le mien. Ce corps qui n'est pas le mien. Ce corps qui est pourtant le mien. Ce corps étranger. Ma seule patrie. Mon habitation. Ce corps à reconquérir".

Jeanne HYVRARD, *La meurtriture*, Ed. de Minuit



Le premier élément de cette étude est la
réalisation de cette étude en matière
de la loi de 1958 sur le droit de
la propriété foncière. Cette loi a
été promulguée le 10 août 1958.

Le second élément de cette étude est la
réalisation de cette étude en matière
de la loi de 1958 sur le droit de
la propriété foncière. Cette loi a
été promulguée le 10 août 1958.

Introduction

Dans les belles études qu'elle a consacrées à la psychose, Gisèla Pankow arrive à la conclusion que l'homme vit avec une image de son propre corps qui lui donne accès, d'une part à une *forme* qu'il reconnaît comme sienne, bien délimitée dans l'espace et composée de l'unité vivante de ses différentes parties ; d'autre part, à un *sens* qui lui permet d'habiter son corps comme un univers familier et cohérent, et non comme un chaos de sensations étrangères et hostiles. Bien entendu, s'agissant de l'homme, cette forme et ce sens ne peuvent être créés que par l'intervention du champ social. Mais au-delà de cette approche sutructurale s'étend le domaine sans fin des savoirs, des représentations, qui confèrent au corps sa position particulière au sein du symbolisme général de la société. Les conceptions qui donnent un sens au mystère du corps sont aussi diverses qu'il existe de sociétés éparpillées à travers l'espace et le temps. Dans un beau passage du *Cœur Aventureux* Ernst Junger se demande si "les veines importantes sont celles qu'on voit courir à la surface de la peau". On peut creuser à l'infini l'abîme ouvert par cette réflexion. L'homme est-il vraiment la créature de chair et d'os que le monde occidental s'accorde à considérer ou bien ce laciné de formes végétales ou minérales tel qu'il apparaît aux yeux du Canaque ? Ou bien encore n'est-il pas la poussière d'étoiles en liaison permanente avec tous les grands rythmes de l'univers ?

Le regard du sociologue, dès lors qu'il cherche à comprendre le corps de l'homme comme une production sociale, culturelle, psychologique, etc., n'est jamais au bout de ses surprises. Renouant avec Durkheim, selon lequel

10 Corps et sociétés

l'acte de naissance de la réflexion sociologique consiste dans la distance prise avec les évidences premières, les lieux communs, etc., il commence par découvrir que le corps ne va pas de soi. Constat sans doute plus facilement admissible dès lors qu'il s'applique à d'autres données de la vie sociale. Que la famille, le sacré, le politique s'offrent sous les auspices toujours changeants de l'histoire et du culturel est aujourd'hui relativement admis, même au-delà du cercle des familiers des sciences sociales. Il n'en va pas de même du corps qui figure peut-être l'un des derniers bastions de ces vérités premières, de ces idées reçues, rétives à l'expérience : on imagine mal qu'il puisse devenir objet de réflexion pour la sociologie. L'étude de ses représentations, certes, est aisément admise, mais celle de ses modalités d'existence : les sensations ou l'expression des sentiments, par exemple, offre davantage de résistance. Parfois même un refus catégorique.

De nombreux cours consacrés à la sociologie, à l'anthropologie du corps m'ont permis de bien mesurer ces résistances. Les acteurs tolèrent mal cette mise à nu qui semble grignoter encore une part de leur autonomie personnelle, de leur "liberté". D'autant qu'il s'agit là de caractères intimes, secrets, profondément investis (la sphère des sentiments, par exemple). La liberté pourtant est ailleurs, elle est l'effet de la créativité de l'acteur, de sa capacité ludique de composer avec les logiques socio-culturelles, sans lesquelles d'ailleurs, l'homme n'existerait pas. Le constat du caractère culturel et social des modalités corporelles laisse intact le problème du style propre de chaque acteur, sa façon de s'accomoder avec le système de sens au sein duquel il vit. Bref, de sa "liberté".

Que le corps puisse difficilement devenir objet de sociologie ou d'anthropologie, voilà une hypothèse qu'il faut bien considérer puisque, malgré les études pionnières de Marcel Mauss ou de Robert Hertz, rares ont été les tentatives en ce sens jusqu'aux débuts des années soixante (exception faite peut-être de quelques ethnologues :

M. Leenhardt, H. Maspéro, M. Granet...) Comme si le regard des sociologues avait longtemps buté contre une réalité opaque, une forme d'existence considérée comme plus ou moins associative, impossible à analyser, seules les actions du sujet étant dignes d'intérêt. Mais c'était passer un peu vite sur le fait que l'existence de l'homme est d'abord corporelle et que toutes les actions humaines impliquent donc la médiation du corps. Aujourd'hui, la sociologie du corps est en plein développement avec des travaux épars et fertiles. C. Lévi-Strauss, M. Foucault, J. Baudrillard, F. Loux, M. Maffesoli, L.V. Thomas, M. Bernard, J.M. Brohm, par exemple, ont chacun dans leur domaine ouvert des voies importantes.

Il ne peut y avoir d'études sur le corps sans faculté d'étonnement, d'émerveillement même, et j'avoue aisément que la curiosité des premières heures a bien vite cédé à une surprise constante au fur et à mesure que mes recherches s'accumulaient. Le corps humain témoigne d'une fastueuse plasticité. Il n'existe pas plus de nature humaine que de nature du corps ; seules existent des conditions corporelles tributaires de l'insertion du sujet à l'intérieur d'une société et d'un temps donné. *A priori*, rien de plus banal, plus simple qu'un corps, mais dès qu'on interroge les logiques multiples qui le traversent, les images qui cherchent à lui donner un sens, les stratégies qui visent à le contrôler, les pratiques qui s'entendent à le soigner, on s'aperçoit que plus rien n'est clair. Le corps (c'est-à-dire les conceptions qui l'entourent) ne fait pas l'unanimité. Il en existe même autant de perceptions que de groupes culturellement homogènes. Les limites de ce que l'on peut attendre du corps sont tracées par la symbolique sociale. Cette dernière impose ses significations, assignables à un type de société ou à une autre, mais non au-delà. Les généralisations d'une théorie particulière du corps risquent de faire l'impasse, de réduire au silence la vision du corps propre à la communauté qui subit dans son système de sens, l'intrusion d'une *weltanschauung*, d'un symbolisme étranger à ses modes de vie.

La formulation même du mot corps, comme segment

12 Corps et sociétés

autonomisé du sujet dont il porte le visage, suppose une distinction étrangère à nombre de communautés humaines. Pour les sociétés traditionnelles, le corps n'est pas l'objet d'une scission (corps/âme, corps/esprit, corps/sujet, etc.) de la même façon, l'homme est mêlé à sa communauté et inséré au sein d'un cosmos dont il ne se sent pas ontologiquement différent.

L'isolement du corps au sein des sociétés occidentales (lointain écho des premières dissections, et du développement de la philosophie mécaniste) témoigne d'une trame sociale où l'homme est coupé de lui-même, coupé des autres, et coupé de la nature. Le corps, comme objet singulier, autonome, statutairement différent de l'homme, est une conséquence de la montée de l'individualisme au sein des couches bourgeoises dont une fraction élabore une "culture savante" aux alentours de la Renaissance. L'invention du corps (1) est donc aussi une conséquence du divorce entre la culture savante et le pluriel des savoirs populaires soutenu encore par une structuration sociale de type communautaire.

Pour le Moyen Age, l'homme est son corps. Après les premières dissections, et le développement de l'épistémologie mécaniste, marqué par la philosophie de Descartes, le corps bascule dans le registre de l'avoir (avoir, posséder un corps). L'homme médiéval, à l'inverse, ne fait qu'un avec son corps. Et les dissections sont des violations impensables de l'intégrité du sujet. Entamer la chair de l'homme serait déchirer la peau et la chair du monde. Au sein de l'univers des valeurs médiévales, l'homme n'est pas détaché de sa trame communautaire et cosmique. Le corps n'est pas isolable du sujet dont il incarne l'existence. L'homme est une parcelle du cosmos en prise sur l'univers. Une belle remarque de L. Febvre peut ici illustrer combien l'homme médiéval, semblable à l'homme des sociétés traditionnelles, n'est pas le fruit d'une scission, d'une rupture, mais l'indiscernable élément d'un vaste ensemble : "Fluidité d'un monde où rien n'est strictement délimité, où les êtres eux-mêmes, perdant leurs frontières, changent en un clin d'œil, sans provoquer autrement

d'objection, de forme, d'aspect, de dimension, voire de "règne"... et voici tant d'histoires de pierres qui s'animent, prennent vie, se meuvent et progressent ; voici les arbres devenus vivants... voici les vieilles légendes toujours jeunes... voici les bêtes enfin se comportant en hommes et les hommes se muant à leur gré en bêtes." (2)

Dans une société communautaire règne une conception de la personne où l'être humain n'est pas isolable du groupe, ni isolable de la nature, du cosmos qui le baigne. Et l'homme n'est pas davantage ontologiquement détaché de son corps. La séparation n'existe pas. A l'inverse, pour les sociétés où règne une conception de la personne fondée sur l'individu, la trame collective est faite d'innombrables feuilletages, de scissions.

C'est la bourgeoisie qui met le corps à distance, s'effraie de cette réalité si peu rationnelle, où s'enracine la présence de l'homme au sein du monde, elle multiplie les règles de savoir-vivre (3), qui constituent les prémisses de cet effacement ritualisé du corps dont nous étudions les effets plus loin. Elle se désolidarise ontologiquement de son existence. Le corps est un enjeu essentiel dans la constitution d'une "culture savante" qui fait peu-à-peu voler en éclats les cadres conceptuels de la transcendance chrétienne et dans la lutte menée à l'encontre de la socialité populaire considérée comme son repoussoir par la jeune pensée bourgeoise avide d'imposer ses propres valeurs et sa vision du monde. La voie est ouverte, qui dépossède l'homme du commun d'un savoir sur son corps, pour en faire le privilège d'un groupe de spécialistes, protégés par la complexité (souvent fumeuse, cf. Molière) de leurs discours.

Les premières dissections ont lieu dans les universités italiennes. A Padoue, en 1341, puis à Venise et à Florence, à l'adresse d'un public de spécialistes avant de s'élargir graduellement à un public épars de gens cultivés. La mentalité du XVIe, en pleine mutation culturelle, ne s'offusque pas devant ces pratiques qui auraient rempli d'horreur les hommes des époques précédentes. L'acte anatomique et son triste cortège d'écorchés, marque

14 Corps et sociétés

la première rupture occidentale entre l'homme et son corps. L'homme de la culture savante est dorénavant coupé de lui-même, épinglé à une réalité dépréciée, malencontreuse, dont la philosophie mécaniste poursuit à son tour l'éviction axiologique. Une image symbole de ce détachement du corps, de sa nouvelle autonomie à l'égard du sujet : dans son *Anatomia del corpo humano* (1560), une gravure de l'Espagnol Juan Valverde montre un écorché brandissant à bout de bras, sa peau, pareille à un morceau de chiffon, où se devinent les orifices du visage. Sa main gauche tient encore avec fermeté le couteau de son propre supplice.

Mais il a fallu l'apparition du sentiment individualiste pour que le corps soit envisagé isolément du monde qui lui donnait un sens et isolément de l'homme auquel il prêtait forme. Le corps dorénavant ne tire son sens que de lui-même, il incarne sa propre légitimité. Descartes, avec bien d'autres mécanistes, prononce le divorce entre le corps et l'esprit. Au cours de sa Seconde Méditation, il a cette phrase étonnante qui résonne comme un écho de l'acte anatomique : "Je me considérais premièrement, comme ayant un visage, des mains, des bras et toute cette machine composée d'os et de chair, telle qu'elle paraît en un cadavre, laquelle je désignais du nom de corps." L'image du cadavre s'impose naturellement sous la plume de Descartes qui poursuit : "Je considérais outre cela, que je me nourrissais, que je marchais, que je sentais, et que je pensais et je rapportais toutes ces actions à l'âme."⁽⁴⁾

Révoqué ontologiquement par les philosophes mécanistes, le corps l'est aussi de leur épistémologie. Les vérités de la nature ne sont plus d'emblée accessibles à l'évidence sensorielle, elles sont l'objet d'une mise à distance, d'un calcul rationnel. La nature sensible est irréductible à la nature intelligible. La science est fondée sur ce déni du témoignage des sens. Descartes en donne une mémorable illustration à travers l'exemple du morceau de cire. Le corps est de trop, surnuméraire, obstacle à la connaissance, source d'erreurs et d'illusions. Déprécié, il partage pour

les mêmes raisons épistémologiques, le destin de l'imagination.

Le corps est donc une invention de l'épistémé occidentale. Aujourd'hui, lorsque nous parlons de corps, de sociologie ou d'anthropologie de corps, nous sommes sans toujours le savoir, les héritiers de cette *weltanschauung*. La notion même de corps (comme objet à part, indépendant de quelque façon, du sujet dont il marque la présence) est un fait de modernité. Ailleurs, le corps n'existe pas sous la même forme, il n'est pas séparable du sujet (lui-même étant d'abord un-être-en-relation, tant avec les autres, qu'avec la nature ou le cosmos).

Le secret du corps est versatile, il donne lieu à d'innombrables exégèses. Même pour nos sociétés occidentales, qui ont pourtant exporté ailleurs, le modèle anatomophysiologique de la médecine moderne, les visions du corps sont loin d'être unitaires, et les guérisseurs des campagnes, par exemple, véhiculent des pratiques et des savoirs fort éloignés de ceux de la médecine officielle.

En fait, le corps est toujours cet objet à la fois pensé et façonné par la communauté humaine particulière qui l'entoure. Celui-ci n'est pas un fait en soi, mais une projection sociale et culturelle. De surcroît, il faut compter sur l'histoire personnelle de chaque acteur, qui conduit celui-ci à s'inscrire à sa façon, dans le symbolisme général de sa société.

En revanche, on découvre alors que le corps représente l'analyseur le plus fertile, si l'on cherche à expliciter les logiques diffuses du social et du culturel. Il est sans doute l'exemple le plus frappant de ce que Marcel Mauss avance à travers la notion de "fait social total". Le corps est le lieu de condensation des différentes formes de socialité, qui donnent sa physionomie à la société. Rencontre d'une trajectoire individuelle et d'une dimension collective, il est le révélateur par excellence de la complexité et de la pluralité du champ social, le microcosme qui recueille à son échelle aussi bien les grandes affirmations du social que ses bruissements les plus secrets, ses cris comme ses chuchotements. Le corps est donc

16 Corps et sociétés

l'observatoire idéal d'un contexte social, même si on cherche à saisir celui-ci dans son dynamisme. Rien n'est plus sensible que le corps à ces modifications spectaculaires ou infimes qui agitent sourdement le champ social. A la source de toutes les pratiques sociales en tant que relais privilégié, le corps est au croisement de toutes les instances d'une culture, c'est le lieu d'imputation par excellence du champ symbolique dans la vie du sujet, au même titre d'ailleurs que le langage.

Le corps est une voie royale pour l'étude des possibles, des structures, des confins qui participent de façon intégrante à la condition humaine, même si l'organisation sociale et mentale du monde occidental les frappe de suspicion, les teinte d'invraisemblance. Le vrai des choses, les contours de la réalité et plus particulièrement celle du corps sont fonction des catégories mentales qui s'efforcent d'appréhender le monde, de l'investir de sens. Ce sont des produits de la symbolique générale grâce à laquelle les sociétés régulent leurs rapports avec la nature, le cosmos, le divin et structurent les relations nouées entre eux par les différents acteurs. La rationalité occidentale lorsqu'elle accepte de regarder le corps, et le mystère qu'il soulève, "les yeux ouverts", est nécessairement interrogée par des performances, des efficacités, des représentations qu'elle peut difficilement intégrer à sa vision du monde. Si on la soumet à cet analyseur qu'est le corps, plus que jamais la rationalité apparaît comme idéo-logique d'une société (il est vrai que les idéo-logies occidentales deviennent nombreuses et insaisissables, il est également vrai que les traditions populaires maintiennent encore des visions du corps fort différentes, nous le verrons plus loin.)

Les socio et les anthropo-logiques trouvent dans le corps un objet privilégié de leur ancrage. Mais il convient que le sociologue fidèle à certains principes de Durkheim ou de Bachelard, ne se contente pas de répéter les lieux communs de sa société, ou du moins n'hésite pas à délaisser la langue de bois du rationnel et à s'écarter des sentiers battus que celui-ci tient sous sa juridiction. Trop longtemps

les données que les catégories du rationnel n'ont pu assimiler se sont trouvées liquidées, dénoncées comme charlatanerie, survivances anachroniques, etc. Et pourtant, c'est bien à l'intérieur de ce continent noir, entre autres, que les recherches les plus fertiles peuvent se déployer, pour mieux saisir une anthropologie du corps. Emprunter les voies de traverse, celles du territoire, comme celles de la pensée, sans jamais abdiquer le désir de comprendre le sens des actions ou des croyances humaines. Une sociologie également du dialogue avec les autres chercheurs, les autres sociétés, les autres disciplines, l'histoire. Mais une sociologie peut-elle, sans se perdre, ne pas être dialogique ?

Cette étude constitue à mes yeux, un premier jalon, la mise en place d'une somme de concepts, d'outils, une sorte de balisage qui doit maintenant se développer à l'intérieur d'une réflexion d'inspiration plus sociologique sur le statut du corps, ses modalités de fonctionnement au sein du monde occidental, sur son devenir au sein d'une société de plus en plus technologique, rationalisée. Et surtout, sur une analyse de la "crise du corps", incidence d'une crise du sujet de plus en plus flagrante à l'intérieur de nos sociétés.

Face à une société menacée bien davantage par des risques anthropologiques majeurs que par des risques technologiques majeurs, comment se situe l'homme ? Quelle position y assume son corps ? A l'intérieur de ce premier ouvrage, nous brosons les éléments d'une première réponse en étudiant les structures anthropologiques du corps.

Au seuil de cette étude, je tiens à exprimer une gratitude particulière à l'adresse de Michel Maffesoli, pour son soutien et sa générosité ; à Françoise Loux ; à Pierre Ansart ; à Hnina Tuil ; à Georges Balandier pour avoir publié les premiers éléments de cet essai ; à Patrick Schmoll ; à Alain Julien-Lafferrière ; à François Meignan

18 Corps et sociétés

pour avoir accepté un enseignement d'anthropologie du corps à l'université Catholique d'Angers. A mes étudiants du Mans, d'Angers et de Tours qui m'ont permis de développer ces hypothèses et qui ont stimulé ce travail par leur esprit critique et leur curiosité. Et enfin, à Raymond Chappuis et Edgar Thill qui m'ont confié mes premiers cours.

1.

La dimension sociale et culturelle du corps

La symbolique sociale

Érigé entre le ciel et la terre, le corps est l'axe de notre rapport au monde. Exister c'est d'abord se mouvoir, c'est transformer son environnement par une somme de gestes appris, c'est attribuer une signification aux données offertes par la réalité grâce aux activités perceptives, c'est livrer à l'adresse des autres acteurs un répertoire de gestes et de mimiques socialement codées. D'innombrables mises en jeu du corps ponctuent de mille façons l'écoulement de la vie quotidienne. Toutes les actions qui forment la trame ordinaire d'une journée, même les plus futiles ou les moins saisissables, impliquent en effet l'entremise du corps. Ne serait-ce déjà que par l'activité perceptive déployée à chaque seconde qui nous permet de voir, d'entendre, de toucher... Qu'il soit émetteur ou récepteur, le corps produit continuellement du sens, et ce faisant il insère l'homme à l'intérieur d'un espace social et culturel donné. Le corps est la condition même de l'homme, le premier vecteur de sens.

Dans les conditions habituelles de la vie, le corps est transparent à l'acteur qui l'habite, il glisse souplesment d'une tâche à une autre, adopte les gestes ou les attitudes socialement requises, se fait perméable aux données de l'environnement grâce à un tissu continu de sensations. En ce sens la vie quotidienne traduit presque toujours une unité (un monisme) corps-sujet. Et à cet égard, le

plus grand paradoxe de la vie sociale consiste sans doute dans cet oubli qui affecte en permanence le corps dans les conditions ordinaires de l'existence du sujet. A travers les mouvements multiples et diffus du quotidien, le corps tout pendant qu'il est efficient, est comme gommé de l'attention de l'acteur, rituellement effacé par la familiarité de ses mises en jeu. Le paradoxe du corps est proche de celui que développe E. Poe à travers un passage fameux de "la lettre volée". Ce qui dérobe la lettre à toutes les investigations c'est l'évidence trop grande de son exposition, le fait qu'elle ne soit même pas cachée. La familiarité des manifestations corporelles font de la même façon disparaître le corps.

Celui-ci est donc maintenu dans la vie sociale sous un éclairage clair-obscur qui escamote le sentiment de sa présence. Pivot de l'insertion humaine dans le tissu du monde, le plus souvent son existence est "oubliée", soustraite à l'attention jusqu'au moment où il offre une résistance, où il provoque le sentiment d'une limite. Ce sont ces moments provisoires de dualité qui éclairent le corps avec le plus d'intensité. C'est l'excès seul qui paraît devoir le faire émerger à la conscience : douleur, fatigue, maladie, etc... mais aussi bien sûr, le plaisir, la tendresse, la sexualité ou encore la menstruation, la gestation... c'est-à-dire des moments privilégiés, inhabituels, chargés d'émotion (1).

De façon éminemment révélatrice à cet égard, René Leriche peut définir la santé comme "la vie dans le silence des organes", et Georges Canguilhem, commentant la pensée de cet auteur, ajouter que "la santé c'est l'inconscience où le sujet est de son corps" (2). Formule parfaitement accordée à cette observation empirique selon laquelle la conscience du corps demeure crépusculaire, flottante, tant que la souffrance ne l'atteint pas. Il est clair que l'expérience commune de la maladie ou de la douleur traduit le passage d'un oubli relatif du corps à une conscience aiguë de sa réalité, mais focalisée surtout sur l'organe atteint. Pourtant, dans la vie quotidienne, le sujet n'est-il pas en permanence sollicité par un flux

de sensations visuelles, kinésiques, coenesthésiques, olfactives, thermiques, tactiles, auditives, gustatives, etc. Lieu de la plus haute des évidences, le corps disparaît du champ de la conscience, semble se dissoudre dans la vie courante. Le corps est sans doute la plus étonnante *coincidentia oppositorum* de la socialité : il est le présent-absent de la vie quotidienne, l'évidence oubliée, il se vit généralement sur un mode proche de l'effacement, ou plutôt comme une présence en pointillé. Cet oubli est d'ailleurs bien relayé, ainsi que nous le verrons, par l'ensemble des rituels sociaux. Le corps est pourtant le support matériel, l'opérateur *sine qua non* de toutes les pratiques sociales et de tous les échanges entre les acteurs. L'existence de l'homme est d'abord corporelle. Toute relation avec le monde implique sa médiation.

"Ce passé sous silence", comme le définit Sartre, renvoie dans toute la gamme de ses gestes, de ses mimiques, de ses sensations, à une socialité propre, à une appartenance culturelle. Est-ce par un effet singulier de ces procédures d'effacement ritualisé du corps que la sociologie a été longtemps si peu attentive à ce domaine fondamental de la vie individuelle et sociale ? En tant que support privilégié de la circulation du sens, sans lequel aucune socialité n'est pensable, et surtout en tant qu'ancrage de la présence humaine, le corps aurait du être depuis longtemps l'objet par excellence de toute intention sociologique, ou du moins l'un de ses analyseurs de prédilection. Mais jusque dans les années soixante (3), il en était surtout, à quelques exceptions près, (M. Leenhardt, E. Kantorowicz, etc.) l'objet masqué, supposé, sous-entendu, voire même complètement oublié.

Nietzsche a pourtant noté autrefois dans *La volonté de puissance*, que le "phénomène du corps est un phénomène plus riche, plus explicite, plus saisissable que celui de l'esprit. Il faut le placer au premier rang pour des raisons de méthode sans rien préjuger de sa signification ultime".

En dépit de sa qualité de vecteur primordial de la socialité, la sociologie l'a longtemps quelque peu négligé, malgré

les indications précieuses livrées jadis par Marcel Mauss (4) à travers deux textes devenus aujourd'hui classiques.

Dans son article sur "les techniques du corps", publié dans le *Journal de psychologie*, en 1936, (5), M. Mauss propose une réflexion sur "la façon dont les hommes, société par société, et d'une façon traditionnelle savent se servir de leur corps".

Au point de départ de son analyse, la surprise qu'il éprouve dans une chambre d'hôpital de New York où il est alors soigné, de reconnaître la façon de marcher des femmes américaines. Il se souvient d'avoir déjà observé au cinéma la démarche qui les caractérise. A la suite de cette remarque Mauss évoque un document ethnographique relatif aux femmes maoris de Nouvelle-Zélande : "les femmes indigènes adoptent un certain "gait" : à savoir, un balancement détaché et cependant articulé des hanches qui nous semble disgracieux mais qui est extrêmement admiré par les maoris. Les mères dressaient leurs filles dans cette façon de faire qui s'appelle "onioi"(6). Mauss conclut de ces observations que le fait de marcher est une technique, et qu'il relève donc d'une certaine codification sociale. Il n'existe pas de façon "naturelle" de marcher. "La position des bras, note Mauss, celle des mains pendant qu'on marche, forment une idiosyncrasie sociale, et non seulement un produit de je ne sais quels agencements et mécanismes purement individuels, presque entièrement psychiques" (7). Il faudrait ajouter aussi la position du tronc, de la tête, la vitesse d'exécution des mouvements, la direction du regard, le mouvement des jambes, etc. Dans un autre contexte, P. Clastres observe la maladresse des Indiens Guayakis lorsqu'ils traversent des espaces nus, des savanes découvertes : "Les Aché ne se sentent à l'aise, corps et âme, que dans l'ombre épaisse de *Kaa*, la forêt. A tel point qu'ils savaient à peine marcher sur l'herbe nue des clairières. Que de fois les ai-je observés, curieusement déhanchés, levant avec soin leurs pieds tournés vers l'intérieur, comme si tout l'espace désirable ne s'étendait pas à côté, comme

s'il y avait quelque tronc à enjamber, quelque liane à éviter. Immergés en leur mouvement corporel, dans les habitudes inscrites depuis leur plus tendre enfance en leurs os, leurs nerfs, leurs muscles, les Aché ne pouvaient oublier la forêt et, jetés dans la savane, ils la traversaient comme si d'imaginaires arbres en peuplaient le parcours." (8)

Ce simple fait de marcher, même s'il est une disposition naturelle de l'homme, reste subordonné à un conditionnement social. Il relève d'une technicité corporelle acquise dans les premières années de sa vie. Chaque culture témoigne d'un style de marche qui lui est propre, mais aussi chaque groupe social, car le corps est aussi modelé par la position de l'acteur dans les rapports de production. A un œil exercé, il n'est pas impossible de reconnaître la nationalité d'un marcheur ou sa classe sociale d'appartenance.

Dans ce travail considérable de défrichage, M. Mauss démontre qu'une multitude de gestes, d'activités banales de la vie quotidienne s'enracinent dans les modèles de comportements façonnés par le champ social : marcher, courir, grimper, lancer, nager, plonger, etc. Il s'agit là d'actes "traditionnels et efficaces" qui trouvent leur principe dans une technicité purement corporelle, même s'ils supposent souvent la médiation d'un outil.

Un autre article de M. Mauss, "l'expression obligatoire des sentiments" (9), plus ancien et moins connu, publié en 1921 dans le *Journal de psychologie*, revêt peut-être une importance encore plus décisive pour une saisie anthropologique du corps. La notion centrale développée dans cette étude est celle du symbolisme. Les sentiments, tels qu'ils s'inscrivent dans l'épaisseur du corps et apparaissent à travers les comportements du sujet sont assimilés par M. Mauss à des productions significatives liées donc à la société, à un moment particulier de son histoire. Contre un préjugé qui en appelle à la nature des sentiments, à leur caractère spontané, Mauss affirme la dimension sociale et culturelle de ces derniers et de leurs formes d'expression. Ainsi des larmes, dont il rappelle au seuil

24 Corps et sociétés

de son étude, qu'elles peuvent être intégrées comme élément de signification bien particulier à l'intérieur de rituels de salutations. Ici les larmes ne sont pas l'indice d'une souffrance, elles sont associées de façon obligatoire à une gestuelle de bienvenue pour saluer la visite d'un étranger ou le retour d'un membre de la tribu (10). Insérée ici au sein d'un rituel de salutation, l'émission des larmes répond donc à des usages sociaux très différents, que seule la situation précise où elle est repérable permet d'éclairer. Les larmes n'ont pas universellement une connotation de douleur, elles sont liées parfois, pour certaines sociétés, à des sentiments diffus où le plaisir et la joie peuvent ne pas être absents. Elles peuvent être simplement exigées par les conventions sociales. D'ailleurs, même au sein du monde occidental, il arrive parfois qu'un immense bonheur rende l'acteur "ému jusqu'aux larmes". De la même façon que le rire est parfois "la politesse du désespoir". Il ne faut donc pas universaliser le rire comme signe du plaisir ou les larmes comme signe de la détresse. La donation de sens est à chaque fois uniquement tributaire du champ social, et plus précisément de ses symbolismes.

M. Mauss peut donc affirmer que "ce ne sont pas seulement les pleurs, mais toutes sortes d'expressions orales des sentiments qui sont essentiellement, non pas des phénomènes exclusivement psychologiques, ou physiologiques, mais des phénomènes sociaux, marqués éminemment du signe de la non-spontanéité et de l'obligation la plus parfaite."

Plus loin, Mauss décrit un rituel funéraire dans une société traditionnelle australienne, en s'attachant à noter les modes d'expression des sentiments éprouvés par les acteurs : cris, pleurs, lamentations, etc. La souffrance qui les traverse est drainée à l'intérieur d'un code précis qui la prend totalement en charge. Ces manifestations ne sont pas laissées à l'aléatoire des réactions particulières de chaque acteur. Aucune société ne laisse ses membres libres de leurs affects, ceux-ci sont toujours dirigés vers des modes d'expressions socialisés. Seuls les déviants

internationaux de Sociologie, volume LXIX, 1980.

(3) Marcel MAUSS, *Les techniques du corps*, *op. cit.*, p. 383.

(4) Voir par exemple, Robert VAN GULIK, *La vie sexuelle dans la Chine ancienne*, Gallimard, Coll. Tel, 1971.

(5) Voir Roger BASTIDE, *Le rêve, la transe, la folie*, Flammarion, 1972, p. 91 sq.

(6) Cf. Mircéa ELIADE, *Le chamanisme ou les techniques archaïques de l'extase*, Payot, 1951.

(7) Georges BALANDIER, *Sens et puissance*, PUF, 1971, p. 57.

(8) Claude LEVI-STRAUSS, Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss, in M. MAUSS, *Sociologie et anthropologie*, *op. cit.*, p. XIII.

(8 bis) Dans un chapitre précédent, nous avons vu que certains de ces signes relevaient d'une certaine systématisme, et nous avons évoqué les travaux de Birdwhistell. Nous abordons ici une approche plus générale de la socialité corporelle d'interaction.

(9) Un capital symbolique diversifié peut coexister chez le même acteur. Birdwhistell évoque l'ancien maire de New York, La Guardia, qui témoignait de modalités corporelles tout à fait différentes, selon qu'il s'exprimait en yiddish, en italien ou en anglais.

(10) Nachane CHIE, *La société Japonaise*, Armand Colin, 1974, p. 45.

(11) Erving GOFFMAN, *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome I, La présentation de soi, Minuit, 1973, p. 56.

(12) Voir à ce sujet Edward HALL, *La dimension cachée*, Seuil, 1971, pp. 143 à 201.

(13) Emile DURKHEIM, *Sociologie et philosophie*, PUF.

(14) Cité par Jean Louis FERRIER, *La forme et le sens*, Denoël-Gonthier, 1969, p. 81.

(15) Georges CANGUILHEM, *le Normal et le Pathologique*, PUF, 1966, p. 56.

(16) Mais le psychologique, s'il contient une dimension spécifique, n'est aussi qu'une incidence de l'insertion du sujet dans un champ social et culturel déterminé.

210 Corps et sociétés

(17) Howard BECKER, "Les fumeurs de marijuana", in Claudine HERZLICH, *Médecine, maladie et société*, Mouton, 1970.

(18) Mark ZBOROWSKI, "La diversité des attitudes culturelles à l'égard de la douleur", in François STEUDLER, *Sociologie médicale*, PUF, 1972, pp. 130-131 ; cf également Colette PETONNET, *On est tous dans le brouillard*, Galilée, 1979.

(19) Sur la dimension "sexiste" de l'éducation, cf. Eléna Gianini BELOTTI, *Du côté des petites filles*, éd. des femmes, 1973.

(20) "La marche sur le feu", *Le Monde*, 1er Août 1982.

(21) Mircéa ELIADE, *Mythes, rêves et mystères*, Gallimard, 1957, p. 119 ; voir aussi *Le chamanisme ou les techniques archaïques de l'extase*, op. cit.

(22) *Marches sur le feu à l'île Maurice*, film de Jacques MASSON ; Olivier LEROY, *Les hommes Salamandres*, Desclée De Brouwer, 1936 ; Ernesto DE MARTINO, *Le monde magique*, Marabout, 1971.

(23) Ajoutons que l'immunité au feu est un thème fréquent dans l'hagiographie chrétienne, cf. Herbert THURSTON, op. cit. (24) Léon CHERTOK, *Le non savoir des psy*, Payot, 1979.

(25) F. J. J. BUYTENDIJK, *De la douleur*, PUF, 1951, p. 6.

(26) On retrouve encore dans certaines campagnes françaises ce seuil de tolérance élevé. Par exemple, chez ces femmes enceintes qui travaillent jusqu'au dernier moment et qui accouchent "sans douleur" à domicile. Ces femmes qu'on retrouve ensuite quelques heures plus tard à nouveau à leur travail, cf. Yvonne VERDIER, *Façons de dire, façons de faire*, Gallimard, 1979, pp. 92-93.

(27) Ivan ILLICH, *Némésis médicale*, Seuil, 1975, pp. 136-152.

(28) Marcel GRANET, *Etudes sociologiques sur la Chine*, PUF, 1953, p. 224.

(29) Marcel GRANET, *idem*, p. 236.

(30) Francis HUXLEY, *Aimables Sauvages*, Plon, 1980, p. 140.

- (31) Robert LOWIE, *Manuel d'anthropologie culturelle*, Payot, 1936, p. 85.
- (32) Pierre CLASTRES, *Chroniques des Indiens Guayakis*, *op. cit.*, p. 151.
- (33) ERASME, *Colloques, A l'enseigne du pot cassé*, 1934, Tome 3, p. 168.
- (34) HEROARD, cité par Philippe ARIES, *L'enfant et la famille, sous l'ancien régime*, Seuil, 1973, p. 141.
- (35) Norbert ELIAS, *La civilisation des mœurs*, Calmann-Lévy, 1973, p. 301.
- (36) Daniel ROCHE, *Le peuple de Paris*, Aubier-Montaigne, 1981.
- (37) J. C. FLUGEL, *Le rêveur nu*, Aubier-Montaigne, 1980, p. 16.
- (38) Cité par Norbert ELIAS, *La civilisation de Mœurs*, *op. cit.*, p. 214.
- (39) *Idem*, p. 218. Nous ne faisons ici qu'esquisser brièvement un rappel des variations historiques du seuil de la pudeur dans nos sociétés. La lecture de l'ouvrage de Norbert Elias s'impose pour une analyse approfondie de cette question.
- (40) *Idem*, p. 226.
- (41) Lettre citée par Dominique LAPORTE, *Histoire de la merde*, Christian-Bourgeois, 1978, p. 21.
- (42) Robert LINTON, *De l'homme*, Minuit, 1968, p. 463 ; voir aussi Georges DEVEREUX, *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Gallimard, coll. Tel, 1977 ; Roger BASTIDE, *Le rêve, la transe, la folie*, Flammarion, 1972.
- (43) Claudine HERZLICH, *Santé et maladie*, Mouton, 1969.
- (44) Robert LINTON, *op. cit.*, pp. 461-462.
- (45) Roger BASTIDE, *Sociologie et psychanalyse*, PUF, 1950.
- (46) Michel MAFFESOLI, *La conquête du présent*, PUF, 1979, p. 78.

NOTES CHAPITRE 4.

- 1 -

(1) Michel MAFFESOLI, *La conquête du présent*, op. cit., p. 98

(2) Il suffit d'observer les effets mortifères engendrés par une société dont les cadres sociaux se décomposent et qui perd ainsi toute dimension de prévisibilité. Voir par exemple, Colin TURNBULL, *Un peuple de Fauves*, Stock, 1973.

(3) D'une manière générale, l'analyse de cette éviction ritualisée du corps reste dans les limites de notre aire culturelle. Ailleurs, il ne semble pas que cette attitude de dénégation se retrouve avec tant de suggestibilité et de façon aussi systématique. Il semble d'autre part que le phénomène soit récent dans l'histoire occidentale, datable surtout à partir de la renaissance, comme semble bien le montrer les travaux de Norbert Elias.

(4) Elias CANETTI, *Masse et puissance*, Gallimard, 1966, p. 11-12.

(5) Cf. par exemple pour l'Afrique Noire, Jacqueline RABAIN, *L'enfant du lignage*, Payot, 1979.

(6) A moins aussi que l'individu ne soit hanté par une infirmité ou un trait particulier de sa physionomie ou de son corps qu'il considère comme un défaut physique, auquel cas il peut vivre son corps à travers une conscience douloureuse sans parvenir à y échapper. Dans certains cas, le dualisme peut devenir la constance du rapport que le sujet entretient avec son corps propre.

(7) Pierre HENRI, *Les aveugles et la société*, PUF, 1958, p. 179.

(8) *Idem*, p. 375.

(9) Jean-Paul SARTRE, *L'être et le néant*, Gallimard, Coll. Tel, 1943, p. 95.

(10) *Idem*, p. 95.

(11) Ce qui n'est pas forcément le cas d'hommes ou de femmes appartenant à d'autres cultures (notamment

celles du Maghreb, de la Turquie, etc...) qui sont soignés dans des hôpitaux français, et pour qui, justement, ce clivage des sentiments n'a aucun sens.

(12) Erving GOFFMAN, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Tome I, Minuit, 1973, p. 18.

(13) Qui peut être tout aussi bien une mauvaise odeur, une haleine forte, un certain débraillé, etc. Tout dépend du code de référence de l'acteur qui la subit.

(14) Erving GOFFMAN, *Stigmate*, Minuit, 1975, p. 17.

(15) Pierre HENRI, *op. cit.*, p. 329.

(16) Kenji TOKITSU, *La voie du karaté*, Seuil, 1979, p. 7.

(17) Maître Takuan, cité par D.T. SUZUKI, *Essai sur le bouddhisme Zen*, Albin Michel, p. 362.

(18) Kenji TOKITSU, *op. cit.*, p. 9.

(19) Taisen DESHIMARU, *Zen et arts martiaux*, Seghers, 1977, p. 52.

(20) Françoise LOUX, *op. cit.*, p. 118.

(21) Norbert ELIAS, *La civilisation des mœurs*, Calmann-Lévy, 1973.

(22) J. HUIZINGUA, *L'automne du Moyen Age*, Payot, 1980.

(23) Voir par exemple M. BACKHTINE, *Rabelais et la culture populaire*, Gallimard, 1970.

(24) Claude KAPPLER, *Le monstre, pouvoirs de l'imposture*, PUF, 1980, p. 90 ; voir aussi du même auteur, *Monstres, démons et merveilles, à la fin du Moyen Age*, Payot, 1980.

(25) Michel MAFFESOLI, *L'ombre de Dionisos*, Librairie des Méridiens, 1982, 2ème édition 1985, p. 17.

(26) Il n'entre pas dans notre propos, compte-tenu des limites de cet essai, d'aborder sous cet angle l'analyse de ce que Jean MAISONNEUVE a nommé le "corporéisme". Mais il semble que ces pratiques corporelles, de quelques bords qu'elles se situent, n'échappent pas à ces rituels d'effacement du corps. Mais ici l'escamotage est très subtil. En songeant à plusieurs analyses de Jean BAUDRILLARD, nous dirions qu'elles mettent en scène une simulation du corps plutôt que le corps réel. Celui-ci disparaît totalement sous les signes, conjuré dans ce que Jean

BAUDRILLARD a appelé le "narcissisme dirigé".

- 2 -

(1) Cité par Walter BENJAMIN, "Thèmes baudelairiens", in *Poésie et Révolution*, Denoël, 1971, p. 274.

(2) Walter BENJAMIN, *Petite histoire de la photographie*, *op. cit.*, pp. 29-30.

(3) On peut ajouter à cette brève recension la multiplication et l'affinement des moyens d'espionnage contemporain, eux aussi très banalisés, qui donnent aujourd'hui à cette tendance une dimension planétaire.

(4) Cf. Paul VIRILIO, *L'insécurité du territoire*, Stock, 1976.

(5) Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir*, Gallimard, 1975, p. 219.

(6) Cf. Gilles LIPOVETSKY, *L'ère du vide*, Gallimard, 1983.

(7) Michel de CERTEAU, *Pratiques d'espaces*, in *Traverses*, n° 9, Villes paniques, p. 5.

(8) Anecdote rapportée par John DOS PASSOS, *Le Brésil en marche*, Gallimard, 1964.

(9) Lucien FEBVRE, *Rabelais et le problème de l'incroyance au XVI^e siècle*, Albin Michel, 1968, p. 394.

(10) Frank POPPER, "Art, anti-art, ville", in *La ville n'est pas un lieu*, UGE, coll. 10-18, 1977, pp. 215-216.

(11) *Ibidem*, p. 224.

(12) Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, PUF, 1957, p. 27.

(13) Karl MARX, *La première critique de l'économie politique (écrits de 1843-1844)*, UGE, coll. 10-18, 1972, p. 157.

(14) La cabane et l'espace du bidonville offre parfois à ses habitants les mêmes avantages. Cf. Colette PETONNET, *Espaces habités*, Galilée, 1982. Il est d'ailleurs à noter que les habitations de certaines ethnies sont délibérément construites sur le modèle du corps, par exemple chez les Dogons, cf. Marcel GRIAULE, *Dieu d'eau*, Fayard, 1966.

- (15) Claude LEVI-STRAUSS, *Tristes tropiques*, Plon, 1955, p. 250.
- (16) Walter GROPIUS, cité par Françoise CHOAY, *L'urbanisme : utopies et réalités*, Seuil, 1965. Pour Jean BAUDRILLARD, "c'est le Bauhaus qui met en place cette universelle sémantisation de l'environnement, où tout devient objet de calcul de fonction et de signification", in *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Gallimard, 1972, p. 230.
- (17) Les citations de le Corbusier sont toutes extraites de la passionnante anthologie de Françoise CHOAY, *op. cit.*, pp. 31 à 41 et pp. 233-249.
- (18) Muriel RAY, Les tours de l'angoisse, in *Le Monde*, 10-2-80.
- (19) Michel MAFFESOLI, *Essai sur la violence banale et fondatrice*, Librairie des Méridiens, 1985. Il faut aussi voir dans la violence urbaine un désir de réaffirmation du corps dans un espace qui le nie.
- (20) Henri LEFEBVRE, *Le droit à la ville*, Seuil, coll. Point, 1968-1972, p. 28.
- (21) Sur cet impératif de circulation, cette contrainte de mobilité, cf. Paul VIRILIO, *Vitesse et politique*, Galilée, 1977.
- (22) "Les relations réussies de personne à personne dans la communauté familiale ont été remplacées par des choses : ainsi toutes ces chambres sans vie mais si bien astiquées, où il suffit d'une égratignure sur un meuble ou une fêlure dans un vase pour déclencher un drame", Alexandre MITSCHERLICH, *Psychanalyse et urbanisme*, Gallimard, 1970, p. 159.
- (23) Paul VIRILIO, *Essai sur l'insécurité du territoire*, *op. cit.*, p. 269.
- (24) Marie-Claude FARCA, *Terre 10 11*, Denoël, 1978.
- (25) Nous aborderons ce thème au cours d'un prochain travail.

NOTES CHAPITRE 5.

- (1) Roger BASTIDE, *Le rêve, la transe, la folie, op. cit.*, p. 30.
- (2) Pierre FEDIDA, *Corps du vide et espace de scéance*, Delarge, 1977, p. 19.
- (3) René DESCARTES, *Méditations philosophiques, op. cit.*
- (4) F. NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Livre de poche, p. 44.
- (5) S. FREUD et J. BREUER, *Etudes sur l'hystérie*, PUF, 1956, p. 107.
- (6) Cf. Jean CLAVREUL, *L'ordre médical*, Seuil, 1978 ; Jalil BENNANI, *Le corps suspect*, Galilée, 1980.
- (7) "En Allemagne, cette aversion engendra des réactions dont la violence n'était pas, semble-t-il dénuée d'intentions punitives. L'accusation d'"obliquité morale", associée aux survivances de la théorie de l'origine génitale de l'hystérie, entraîna le célèbre gynécologue A. Hegar (1830-1914) et ses élèves à pratiquer des ovariectomies dans les cas d'hystéries opiniâtres. Un autre groupe de médecins, suivant le fameux neurologue N. Friedreich (1825-1882), cautérisait le clitoris des malades dont il jugeait les désirs et les exigences sexuelles démesurés". Ilza VEITH, *Histoire de l'hystérie*, Seghers, 1973, p. 208.
- (8) Theodor ADORNO écrit par exemple que "la critique du surmoi devrait devenir la critique de la société qui le produit, si elle (la psychanalyse) se tait devant cette société, elle consent à la norme sociale dominante"; *Dialectique négative*, Payot, 1978, p. 214 ; voir cependant S. FREUD, "La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes", in *La vie sexuelle*, PUF, 1969.
- (9) Cité par Ilza VEITH, *op. cit.*, p. 201.
- (10) Ilza VEITH, *op. cit.*, p. 208.
- (11) S. FREUD et J. BREUER, *op. cit.*, p. 116.
- (12) S. FREUD, *Abrégé de psychanalyse*, PUF, 1950, p. 11.

(13) S. FREUD, "Pour introduire le narcissisme", in *La vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 90.

(14) P. FEDIDA, *op. cit.*, p. 28.

(15) S. FREUD et J. BREUER, *op. cit.*, p. 132.

(16) S. FREUD, *Introduction à la psychanalyse*, Payot, pp. 399-400. Dans une lettre à G. Groddeck, qui ne pouvait manquer sur ce point d'être en accord avec lui, Freud évoque le fameux cinquième privilège de l'inconscient promis dans une note de sa *Métapsychologie*, mais sur lequel il n'est jamais effectivement revenu : "Je vais vous révéler ce que cache cette note : l'affirmation que l'acte inconscient exerce sur les processus somatiques une action plastique intense, que n'obtient jamais l'acte conscient", *Correspondance générale de Freud (1873-1939)*, Gallimard, 1966, pp. 344-346.

(17) Voir à ce propos les travaux de l'ethnopsychiatrie et notamment ceux de Georges DEVEREUX.

(18) I. VEITH, *op. cit.*, p. 207.

(19) Nous l'avons ébauchée ailleurs : David LE BRETON, "Somatisation, culpabilité et société", *Corps et langage*, 1982, n° 3.

(20) Nous préférons ce terme à ceux de folie ou de névrose, à cause de leur connotation, et aussi pour tenir compte de la spécificité et du caractère souvent éphémère de ces troubles dans les sociétés traditionnelles. Il ne durent souvent que le temps de leur déchiffrement par le chaman ou le sorcier, et l'établissement du rituel thérapeutique par la communauté sociale.

(21) Il y a également les troubles induits par la sorcellerie. Le sens en est différent, mais ses effets témoignent de la même façon des résonances corporelles de la parole collective.

(22) Marcel MAUSS, "L'effet physique chez l'individu de l'idée de mort suggérée par la collectivité", in *Sociologie et anthropologie*, PUF, coll. Quadrige, 1950.

(23) *Idem*, p. 312.

(24) Voir les ouvrages de Robert JAULIN par exemple.

(25) Colin TURNBULL, *Un peuple de fauves*, Stock, 1973 ; de nombreux autres cas de cet ordre ont été enregistrés.

Songeurs également à ces hommes que la mémoire concentrationnaire a nommé les "musulmans". Ces hommes dont parlent E. Kogon ou B. Bettelheim, qui finissaient par se laisser mourir sur leur paillasse, qui anticipaient la mort contenue déjà dans le projet concentrationnaire.

(26) Marcel MAUSS, *op. cit.*, p. 328.

(27) Léon CHERTOK, *Le non-savoir des psy*, Payot, 1979, p. 15. Dans cet ouvrage, en évoquant sa pratique de l'hypnose, Chertok donne des exemples étonnants de modifications d'état du corps, par simple suggestion : anesthésie de la douleur, production de symptômes, vésication (production de traces de brûlures après la pause d'une pièce sur la peau, par suggestion), ralentissement du pouls, hallucination, etc. On constate là aussi combien le corps n'est que cristallisation symbolique. C'est pourquoi l'usage de symboles appropriés, validés par le collectif, engendre sur lui des effets matériels.

NOTES CHAPITRE 6.

(1) Cf. Gisela PANKOW, *L'homme et sa psychose*, Aubier, 1969, *Structure familiale et psychose*, Aubier, 1977.

(2) Nous renvoyons ici à la belle étude de Maurice LEENHARDT, *Do Kamo*, Gallimard, 1947, pp. 54-70.

(4) Dom TALAYESVA, *Soleil hopi*, Plon, 1959, p. 1.

(5) Yvonne VERDIER, *Façons de dire, façons de faire*, Gallimard, 1979, p. 20 ; pour d'autres exemples de croyances populaires relatives au corps, mais plus centrées sur l'enfance, voir Françoise LOUX, *Le jeune enfant et son corps dans la médecine traditionnelle*, Flammarion, 1978.

(6) Yvonne VERDIER, *Idem*, p. 37.

(7) Françoise LOUX, *Le corps dans la société traditionnelle*, Berger-Levrault, 1979, pp. 47-56.

(8) Marcel MAUSS, "Effet physique de l'idée de mort...", *op. cit.*

- (9) Claude LEVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale*, Plon, 1958, p. 215 sq.
- (10) Nous laissons ici de côté l'aspect essentiel de l'abréaction, de la suggestion, etc., puisque l'objet de cette réflexion n'est pas directement l'efficacité symbolique mais les représentations du corps qui permettent de la mettre en œuvre.
- (11) Sur la notion d'individualisme, voir les ouvrages essentiels de Louis DUMONT, et notamment, *Essais sur l'individualisme*, Seuil, 1983.
- (12) Ernesto de MARTINO, *Italie du sud et magie*, Gallimard, 1963, p. 125.
- (13) On peut d'ailleurs noter la simultanéité de l'apparition de l'individualisme et de la structuration graduelle du savoir anatomo-physiologique. La médecine moderne est fille de l'individualisme occidental.
- (14) Propos recueillis par Daniel FRIEDMAN, "Le don des guérisseurs", in *La face cachée de la France*, Seghers, 1978, p. 172 ; voir aussi sous la direction de Françoise LOUX, "Panseurs de secrets, et de douleurs", *Autrement*, n° 15, 1978.
- (15) Jacques ELLUL, *Le système technicien*, Calmann-Lévy, 1977, p. 192.

Bibliographie

- ADORNO (T.W.) et HORKHEIMER (M.).
La dialectique de la raison, Payot, 1973.
- ACTES DE LA RECHERCHE EN SCIENCES SOCIALES.
"Présentation et représentation du corps", n° 14, 1977.
- ACTIONS ET RECHERCHES SOCIALES.
Corps et Société, n°1, 1982.
- ANSART (P.).
La gestion du politique, L'âge d'homme, Lausanne, 1983.
- BACHELARD (G.).
La poétique de l'espace, PUF, 1957.
- BACKHTINE (M.).
Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et à la Renaissance, Gallimard, 1970.
- BALANDIER (G.).
Sens et puissance, PUF, 1971.
Anthropo-logiques, PUF, 1974.
Le pouvoir en scène, Balland, 1980.
L'Afrique ambiguë, Plon, 1957, réédité en Presse-Pocket.
- BASTIDE (R.).
Le sacré sauvage, Payot, 1975.
Le rêve, la transe, la folie, Flammarion, 1972.
Sociologie et psychanalyse, PUF, 1952.
- BAUDRILLARD (J.).
La société de consommation, Gallimard, 1970.
Pour une critique de l'économie politique du signe, Gallimard, 1972.
L'échange symbolique et la mort, Gallimard, 1972.
- BENJAMIN (W.).
Poésie et révolution, Denoël, 1971.
- BERTHELOT (J.M.).
"Corps et société", *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. LXXIV, 1983, PUF.

- BENNANI (J).
Le corps suspect, Galilée, 1980.
- BENVENISTE (E.).
Problèmes de linguistique générale, Gallimard, 1976.
- BERNARD (M.).
Le corps, Delarge, 1972.
L'expressivité du corps, Delarge, 1976.
- BOLTANSKY (L.).
Prime éducation et morale de classe, Mouton, 1969.
"Les usages sociaux du corps", *Annales*, Janv. Fév. 1971.
- BROHM (J.M.).
Corps et politique, Delarge, 1975.
Sociologie politique du sport, Delarge, 1976.
- BROSSE (J.).
Inventaire des sens, Grasset, 1965.
- BUYTENDIJK (F. J. J.).
De la douleur, PUF, 1951.
- CAHIERS INTERNATIONAUX DE SOCIOLOGIE.
"Le corps", PUF, LXXVII, 1984.
- CANETTI (E.).
Masse et puissance, Gallimard, 1966.
- CANGUILHEM (G.).
Le normal et le pathologique, PUF, 1966.
- CASSIRER (E.).
Essai sur l'homme, Minuit, 1975.
- CHERTOK (L.).
Le non-savoir des psy, Payot, 1979.
- CHIE (N.).
La société japonaise, Armand Colin, 1974.
- CLASTRES (P.).
Chronique des Indiens Guayaki, Plon, 1972.
- CLAVREUL (J.).
L'ordre médical, Seuil, 1978.
- CORBIN (A.).
Le miasme et la jonquille, Aubier, 1983.
- CORPS ET LANGAGE.
Institut Européen de Psychologie, Strasbourg, (directeur : SCHMOLL P.).

- DELEUZE (G.).
Différence et répétition, PUF, 1968.
Logique du sens, Minuit, 1969.
- DE MARTINO (E.).
Italie du sud et magie, Gallimard, 1963.
- DEVEREUX (E.).
Essai d'ethnopsychiatrie générale, Gallimard, 1977.
- DUMONT (L.).
Essai sur l'individualisme occidental, Seuil, 1983.
- DURAND (G.).
Les structures anthropologiques de l'imaginaire, Bordas, 1969.
- DUVIGNAUD (F.).
Le corps de l'effroi, Le Sycomore, 1981.
- DUVIGNAUD (J.).
Lieux et non-lieux, Galilée, 1977.
- ELIADE (M.).
Mythes, rêves et mystères, Gallimard, 1957.
Le chamanisme ou les techniques archaïques de l'extase, Payot, 1951.
- ELIAS (N.).
La civilisation des mœurs, Calmann-Lévy, 1973.
La dynamique de l'occident, Calmann-Lévy, 1975.
- ELLUL (J.).
Le système technicien, Calmann-Lévy, 1977.
- FEBVRE (L.).
Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle, Albin Michel, 1968.
- FEDIDA (P.).
Espace du vide, corps de séance, Delarge, 1977.
- FLUGEL (J.C.).
Le rêveur nu, Aubier Montaigne, 1980.
- FOUCAULT (M.).
Surveiller et punir, Gallimard, 1975.
- FREUD (S.).
Abrégé de psychanalyse, PUF, 1950.
Etudes sur l'hystérie, PUF, 1956.
La vie sexuelle, PUF, 1969.
Cinq psychanalyses, PUF, 1954.

224 Corps et sociétés

FRIEDMAN (D.).

Les guérisseurs, A.M. Métaillé, 1981.

FRIEDMAN (G.).

Sept études sur l'homme et la technique, Gonthier, 1966.

La puissance et la sagesse, Gallimard, 1970.

GOFFMAN (E.).

La mise en scène de la vie quotidienne, Minuit, 1973.

Les rites d'interaction, Minuit, 1974.

Stigmate, Minuit, 1975.

GORI (R.).

Le corps et le signe dans l'acte de parole, Dunod, 1978.

GRANET (M.).

Etudes sociologiques sur la Chine, PUF, 1953.

HALL (E.T.).

La dimension cachée, Seuil, 1971.

Le langage silencieux, Mame, 1973.

HENRI (P.).

Les aveugles et la société, PUF, 1958.

HERTZ (R.).

Mélange de sociologie religieuse et de folklore, PUF, 1970.

HERZLICH (C.).

Santé et maladie, Mouton, 1969.

Médecine, maladie et société, Mouton, 1970.

HUIZINGA (J.).

Le déclin du Moyen Age, Payot, 1961.

HUXLEY (F.).

Aimables sauvages, Plon, 1980.

ILLICH (I.).

Némésis médicale, Seuil, 1975.

KAPPLER (C.).

Le monstre, pouvoirs de l'imposture, PUF, 1980.

Monstres, démons et merveilles, Payot, 1980.

LACAN (J.).

Ecrits, Seuil, 1966.

LAPORTE (D.).

Histoire de la merde, Christian-Bourgeois, 1978.

LE BRETON (D.).

"Corps et symbolique sociale", *Cahiers internationaux de sociologie*, PUF, LXXIII, 1982.

"Le corps et la philosophie cartésienne", *Corps et langage*, Strasbourg, 1982, n° 4.

"Somatisation, culpabilité et société", *Corps et Langage*, Strasbourg, 1982, n° 3.

"La symbolique corporelle", *Ethnologie Française*, Berger-Levrault, 1985, n° 1.

"L'effacement ritualisé du corps", *Cahiers internationaux de sociologie*, LXXVII, 1984.

LEENHARDT (M.)

Do Kamo, Gallimard, 1947.

Les gens de la Grande Terre, Gallimard, 1937.

LEFEBVRE (H.).

La révolution urbaine, Gallimard, 1970.

Le droit à la ville, Anthropos, 1972.

La production de l'espace, Anthropos, 1974.

LENOBLE (R.).

Histoire de l'idée de nature, Albin-Michel, 1969.

LEVI-STRAUSS (C.).

Anthropologie structurale, Plon, 1958.

La pensée sauvage, Plon 1962.

Tristes Tropiques, Plon, 1957.

LINTON (R.).

De l'homme, Minuit, 1968.

LIPOVETSKI (G.).

L'ère du vide, Gallimard, 1983.

LOUX (F.).

Le jeune enfant et son corps dans la médecine traditionnelle, Flammarion, 1978.

Sagesse du corps, Maisonneuve et Larose, 1978, (en collaboration avec Philippe Richard).

Le corps dans la société traditionnelle, Berger-Levrault, 1980.

L'ogre et la dent, Berger-Levrault, 1981.

Traditions et soins d'aujourd'hui, Inter Editions, 1983.

(sous la direction de) "Panseurs de secrets et de douleurs", *Autrement* n° 15, 1978.

MAFFESOLI (M.).

La violence totalitaire, PUF, 1979.

Essai sur la violence banale et fondatrice, Librairie des Méridiens, 1985.

La conquête du présent, PUF, 1979.

L'ombre de Dionysos, Librairie des Méridiens, 1982.
2ème édition, 1985.

MALSON (L.).

Les enfants sauvages, U.G.E., 10-18, 1964.

MANDROU (R.).

Introduction à la France moderne, Albin-Michel, 1974.

MARX (K.).

La première critique de l'économie politique, U.G.E.,
10-18, 1972.

MAUSS (M.).

Sociologie et anthropologie, PUF, 1960.

Essais de sociologie, Minuit, 1968-1969.

MERLEAU-PONTY (M.).

Signes, Gallimard, 1960.

Phénoménologie de la perception, Gallimard, 1964.

Le visible et l'invisible, Gallimard, 1964.

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

"Lieux du corps", n° 3, 1971.

PANKOW (G.).

L'homme et sa psychose, Aubier, 1969.

Structure familiale et psychose, Aubier, 1977.

PETONNET (C.).

On est tous dans le brouillard, Galilée, 1979.

Espaces habités, Galilée, 1982.

POUCHELLE (M.C.).

Corps et chirurgie à l'apogée du Moyen Age, Flammarion,
1983.

QUEL CORPS ?, (direct. BROHM J.M.)

REICHLER (C.) (sous la direction de)

Le corps et ses fictions, Minuit, 1983.

ROUCH (J.).

Les maîtres fous (film).

Yénandi, (film).

SAMI-ALI.

Corps réel, corps imaginaire, Dunod, 1977.

- SAPIR (E.).
Anthropologie, Minuit, 1967.
- SARANO (J.)
Essai sur la signification du corps, Delachaux et Niestlé, 1963.
- SARTRE (J.P.).
L'être et le néant, Gallimard, 1943.
- SCHILDER (P.).
L'image et le corps, Gallimard, 1968.
- SINGH (J.A.L.) et (R.M.) ZINGG,
L'homme en friche, Complexe, 1980.
- STEUDLER (F.).
Sociologie médicale, PUF, 1972.
- TINLAND (F.)
L'homme sauvage, Payot, 1968.
- THOMAS (L.V.)
Mort et pouvoir, Payot, 1978.
Le cadavre, Complexe, 1980.
- THURSTON (H.)
Les effets physiques du mysticisme, Gallimard, 1961.
- TOKITSU (K.).
La voie du karaté, Seuil, 1979.
- TOURNIER (M.).
Vendredi ou les limbes du Pacifique, Folio.
- TRAVERSES.
 "Maquiller", n° 7, 1977.
 "Panoplies du corps", n° 14-15, 1979.
- TURNBULL (C.).
Un peuple de fauves, Stock, 1973.
- VEITH (I.).
Histoire de l'hystérie, Seghers, 1973.
- VERDIER (Y.).
Façons de dire, façons de faire, Gallimard, 1979.
- VIRILIO (P.).
L'insécurité du territoire, Stock, 1976.
Vitesse et politique, Galilée, 1977.
- WINKIN (Y.).
La nouvelle communication, Seuil, 1983.
- WINTER (R.).
Le livre des odeurs, Seuil, 1978.

SAPIR (E.).
 Anthropologie, Minguet, 1971.
 Essai sur la signification du corps. *Technologie et Nigrité*, 1982.
 SARTRE (J.P.).
 L'être et le néant, Gallimard, 1943.
 SCHILLER (P.).
 L'âme et le corps, Gallimard, 1988.
 SINGH (A.A.) et (R.M.) KING.
 L'homme en Inde, Complexe, 1988.
 STEDLER (J.).
 Sociologie médicale, PUF, 1973.
 TINLAND (P.).
 L'homme sauvage, PUF, 1982.
 THOMAS (J.V.).
 Mort et savoir, PUF, 1978.
 Le corps, Complexe, 1980.
 THURSTON (R.).
 Les effets psychiques de médication, Gallimard, 1987.
 TOKITSU (K.).
 La voie du karaté, Seuil, 1978.
 TOURNIER (M.).
 Versant ou les limbes du Pacifique, PUF, 1971.
 TRAVERSES.
 Structures familiales, recherches de ethnologie structurale, "Méduse", n° 7, 1977.
 "Paraphes du corps", n° 14-15, 1979.
 TURNBULL (C.).
 Un peuple de laves, Stock, 1973.
 VEITH (J.).
 Histoire de l'histoire, Seghers, 1973.
 VERDIER (Y.).
 Façons de dire, façons de faire, Gallimard, 1978.
 VIRILIO (P.).
 L'insécurité au territoire, Stock, 1978.
 WINKIN (Y.).
 Vitesse et politique, Galilée, 1977.
 La nouvelle communication, Seuil, 1982.
 WINTER (R.).
 Le livre des oiseaux, Seuil, 1978.

Table des matières

<i>Introduction</i>	9
1 - La dimension sociale et culturelle du corps	19
- La symbolique sociale.	19
- Le corps et le lien social.	43
- Les enfants "sauvages" ou les métamorphoses d'autrui	51
2 - Corps et langage	67
3 - Les socialités corporelles	79
- Les techniques du corps	80
- La gestuelle d'interaction	87
- La socialité infracorporelle	93
- L'expression des sentiments	105
- La socialité corporelle d'inconduite	115
4 - Figures du corps dans la vie sociale	123
- L'effacement ritualisé du corps	123
- Corps et espace social	142
5 - Corps, inconscient et société	159
- Le corps du désir	159
- Le cas Elisabeth Von R.	164
- Plasticité du corps	171



230 Corps et sociétés

6 - Images du corps et sociétés	179
- Le corps fondu au sein du cosmos	179
- L'efficacité symbolique	188
- L'éclatement schizophrène du monde occidental	193
- Le mystère du corps	200

Notes	203
-------	-----

Bibliographie	221
---------------	-----



Achévé d'imprimer en septembre 1985
sur les presses de l'imprimerie Laballery et C^{ie}
58500 Clamecy
Dépôt légal : septembre 1985
Numéro d'imprimeur : 508034

